

SPECTACLE

Hugues Hotier

Le cirque est son jardin

REIMS Ce docte universitaire, qui fut arbitre de catch, ventriloque, clown, enseigne en Chine et dirige depuis 1980 le seul Cirque éducatif de France. À 76 ans, Hugues Hotier ne s'en lasse pas.

L'ESSENTIEL

- **26 juin 1940** : naissance à Douai, dans le Nord.
- **1964** : professeur de lettres à Douai.
- **1972** : thèse de doctorat sur le vocabulaire du cirque et du music-hall.
- **1975** : fonde le Cirque éducatif à Douai.
- **1980** : première du Cirque éducatif à Reims.
- **1984** : professeur d'université à Bordeaux. Enseigne aussi à Dakar et Wuhan (Chine).
- **De 1975 à 2016** : auteur d'une dizaine d'ouvrages sur les langages et la fonction éducative du cirque.

C'est un spécimen en voie de raréfaction, un intellectuel doublé d'un militant de l'éducation populaire. On prétendra que ce n'est pas si rare, que l'université regorge de doctes érudits aux passions simples, sinon ordinaires. C'est à voir... La différence est que celui-là a retroussé les manches et mis en pratique son étrange ambivalence au risque de brouiller les lignes. À la fois lettré et arbitre de catch, docteur en sciences de la communication et ventriloque, théoricien du cirque et clown, pédagogue et marionnettiste... Avec le temps, Hugues Hotier a fini par trouver dans ce curieux mélange un équilibre qui le définit tout entier et se résume en un seul mot : un humaniste, c'est-à-dire qu'il place les valeurs humaines au-dessus de tout. Ce qui, chez lui, n'est pas qu'une vaine formule pour faire joli et a véritablement fondé toute une vie d'engagement et d'efforts.

LA RÉPUBLIQUE L'AVAIT BIEN AIDÉ. IL S'ÉTAIT DIT QU'IL LE LUI RENDRAIT

Sans doute le doit-il d'abord à ses origines ouvrières. Quand on naît dans le Nord de la France en 1940 d'un père électricien et d'une mère au foyer, c'est rarement avec une cuiller d'argent dans la bouche et un avenir tracé. « Même tout petit, je me souviens des nuits de bombardement sur Douai. Les voisins se rejoignaient dans les caves. Certains discutaient, d'autres priaient. Mais moi, je n'avais pas peur ». La crainte viendra plus tard des injonctions paternelles quand Hotier père inti-

maît à ses quatre enfants de bien travailler à l'école pour leur « éviter la musette ». Seul le plus jeune, Hugues, l'avait vraiment écouté. Il est vrai que le gamin ne manquait pas d'aptitudes. Vrai aussi qu'un environnement culturellement favorable le prédisposait : « Mes parents achetaient des livres, la bibliothèque familiale était grande et, le soir venu, nous écoutions religieusement du théâtre radiophonique. Contrairement à mes camarades, à la maison, nous parlions les français, quand d'autres parlaient le patois. J'ai appris à mettre sur les choses un vocabulaire qu'ils n'avaient pas... » C'est ainsi que le garçon avait commencé un parcours scolaire taillé pour la réussite. L'Éducation nationale y avait ajouté une bourse d'étude qui, en ce temps-là (les années 50), revenait aux écoliers méritants. La République l'avait bien aidé. Il s'était dit qu'il le lui rendrait. Ce fut d'abord en poursui-

vant des études sans anicroches, à Douai et Lille, jusqu'au professorat de lettres. Ce fut ensuite en devenant lui-même, c'est-à-dire en faisant profession éducative de sa passion pour les arts du spectacle en général, et ceux du cirque en particulier. Pour mettre du beurre dans les épinards, allez savoir pourquoi l'étudiant Hotier, passé

20 ans, trouvait plaisir à s'exercer à la ventriloquie, à endosser les habits du speaker sportif, du clown ou du chanteur... Un demi-siècle après, lui-même peine à en trouver l'explication dans ses racines familiales.

À REIMS, 35 000 SPECTATEURS PAR AN DONT 23 000 ENFANTS

Mais après tout qu'importe, car sans ces passions-là, le cirque en dur de sa ville natale aurait peut-être été rasé depuis longtemps. Nous sommes en 1974. Le jeune homme, qui a poursuivi entre-temps une carrière universitaire couronnée en 1972 d'un doctorat de sociolinguistique, se pique de sauver l'antique édifice, l'un des derniers du genre en France, avec ceux de Châlons et Reims. Comme le cirque et l'éducation sont ses deux piliers, il crée « l'association du Cirque éducatif ». Ou comment inculquer aux enfants les vertus circassiennes en leur montrant des trapézistes, des clowns des magiciens... « Ce sont les valeurs du respect, de la tolérance et du travail par la répétition et l'entraînement », explique le septuagénaire dont l'idée avait d'emblée fait mouche. À sa première édition, en 1975 le Cirque éducatif de Douai attire 9 000 écoliers, 12 000 l'année suivante. Les numéros sont simples, la troupe cosmopolite et la logique commerciale. C'est-à-dire que la formule ne doit sa survie qu'à son équilibre financier. « Et sans un rond de l'État » précise Hotier qui ne digère toujours pas, quarante ans après, « le mépris » de la Drac du Nord (la direction régionale des affaires culturelles) pour sa petite entreprise.

Il n'en sera pas ainsi quand Reims, cinq ans plus tard, fait appel à ses services. La différence est que la ville des Sacres en subventionnant l'associatif

« Reims en fêtes », qui coorganise le Cirque éducatif, assure la pérennité de l'aventure. Laquelle, depuis trente-six ans qu'elle occupe chaque mois de janvier le beau bâtiment en briques du parc de la Patte d'Oie, fait désormais partie du patrimoine local.

“L'État a abandonné à la télé la culture populaire. L'élitisme pour tous, c'est de la rigolade”

Hugues Hotier

Hugues Hotier n'en est pas peu fier qui, chaque année, revêt l'habit rouge de Monsieur Loyal. Ça lui rappelle ses jeunes années quand le clown Bistouille – son pseudo de l'époque – arpentait la piste de Douai, remplacée depuis 1985 par celle de Sin-le-Noble, tout de suite après Reims, en février. Mais que ce soit dans le Nord ou la Marne, l'unique Cirque éducatif de France, fort de ses 70 000 spectateurs annuels (dont 35 000 à Reims) n'a pas changé son fusil culturel d'épaule. « Je suis un intellectuel qui défend une certaine idée de l'éducation populaire. Abandonné par l'État, ce monopole a été laissé à la télé. Le ministère de la Culture le reconnaît qui, régulièrement, explique qu'il a négligé les classes populaires, mais s'évertue à reproduire sempiternellement ses erreurs ».

On aura compris d'Hugues Hotier, loin des cénacles de la culture officielle, n'en démont pas. « J'attends que les scènes subventionnées fassent de la pédagogie culturelle. En s'ouvrant de plus en plus au public collégien, elles ont certes fait des progrès, mais le compte n'y est pas ». À preuve, rappelle-t-il, le souvenir de ce concert classique donné, il y a quelques années, par l'orchestre de Lille dans une usine Renault de Douai, sa ville natale : « Tous les cadres de l'entreprise et la bourgeoisie locale étaient là, mais pas un ouvrier ! », assure-t-il. Au lieu de quoi, lui préfère la proximité quasi familiale du compagnonnage qu'il entretient, depuis quatre décennies, avec les artistes dénichés aux quatre coins de l'Europe. « Janvier est la saison creuse. Pour eux, le Cirque éducatif est une aubaine ». Et pour ses jeunes spectateurs, un souvenir inaltérable. ■

GILLES GRANDPIÈRE



« Le ministère de la Culture explique régulièrement qu'il a négligé les classes populaires depuis trente ans, mais il continue... » Bernard Sivade